

Les contes de la
Bibliothèque Incendiée

Ce livre a été édité par les **Éditions Didascalie**
et publié par **Bookelis**.

ISBN 979-10-359-0563-7

© 2020 Bertrand Marfaing
<https://bertrand.marfaing.net/>

Tous droits de reproduction, d'adaptation et de traduction,
intégrale ou partielle, réservés pour tous pays.

L'auteur est seul propriétaire des droits et responsable du
contenu de ce livre. Les personnages et les événements décrits
dans ce livre sont fictifs. Toute similitude avec des personnes
réelles, vivantes ou décédées, serait pure coïncidence et n'est pas
déliérée.

Loi no 49-956 du 16 juillet 1949 sur les publications destinées à
la jeunesse, novembre 2020

Bertrand Marfaing

Les contes de la
Bibliothèque Incendiée



Didascalie

Table des matières

Aerik l'Auroch	1
À la recherche du Sultan Insultant	33
La Barbare	63
Le Prince-Araignée	77
La fille de la nourrice	89
Le jeune homme ensommeillé	109
Quinze dollars pour un revolver	123
Le crime d'Ahmosès	147
La bête du Vanagué	169
Les deux malédictions	207

Aerik l'Auroch

CHAPITRE I

Sur la côte, le vent glacial ne laisse jamais nos cheveux en paix. Il pousse, il tire, il bat sur nos vêtements, été comme hiver. Les arbres près du rivage sont un peu plus petits et tordus que les immenses pins rouges de la forêt. Dans cette interminable forêt, où même le vent de la côte ne s'aventure pas, on s'y croit en sécurité : le calme règne sur le tapis d'épines de pin et la mousse adoucit les contours des arbres. Cependant, les ours et les loups ne sont jamais très loin. J'y vais pourtant souvent avec ma mère et ma tante pour cueillir des baies : des airelles, des mûres et des myrtilles délicieuses. Dans la plaine, c'est là où l'on fait pousser des légumes et où paissent nos vaches. Si la brise a le malheur de cesser de souffler, l'été, on y meurt de chaud. L'hiver, c'est le meilleur endroit pour admirer les aurores boréales. J'y apporte toujours des couvertures. En bas, c'est le fjord. Je m'y sens chez moi.

Et puis, il y a mon village. Il n'est pas très grand, mais je n'en voudrais pas d'autres. Il y a Gudvaer, le forgeron. Un seul de ses bras est plus gros que mon corps. Là où il travaille, il doit au moins faire mille degrés. Il fait fondre de gros blocs, en récupère le métal liquide, le coule et tape dessus sans arrêt pour en enlever toutes les impuretés. Il forge des haches, des casques, des clous et toutes sortes de choses utiles. Il ne semble parler à personne. Les seules fois où on le voit remuer les lèvres, c'est lorsqu'il travaille.

Il semble murmurer des mots doux à la lame qu'il polit ou insulter le fer brut en lui tapant dessus de sa grosse masse.

Et puis, il y a Byrnjolf le charpentier. Il ne m'aime pas beaucoup, mais moi je l'aime bien. C'est parce qu'il sait faire des navires : des drakkars. Alors je le regarde faire : lorsqu'il choisit ses arbres, qu'il en fait des planches, qu'il les lisse, les courbe, les assemble. Avant même qu'on ne s'en rende compte, on a un navire sous les yeux. Les petits, ils n'ont qu'une simple coque avec des rames. Mais les plus grands, ce sont des drakkars. Longs, effilés, avec une voile carrée, ils ont la tête d'un serpent de mer en proue. C'est presque aussi beau à voir qu'un coucher de soleil dans le fjord. Le drakkar du village a été un peu endommagé l'été dernier, alors il a fallu en faire un tout neuf cet hiver. Moi, j'ai assisté à toutes les étapes de sa construction et, chaque fois, je demandais à Byrnjolf ce qu'il faisait, et pourquoi il le faisait comme ça, et combien de temps ça allait prendre, et si je pouvais l'aider, et qui est-ce qui lui avait appris à le faire, et après il ferait quoi, etc. Au départ, il répondait à mes questions, mais à force d'en poser d'autres et de jouer avec ses outils et de vouloir l'aider à placer une planche ou taper sur un clou, il a commencé à ne plus me parler et à grommeler entre ses dents. C'est à ce moment, je crois, que Byrnjolf a commencé à ne pas m'aimer. Je ne sais pas trop pourquoi, parce que j'étais vraiment intéressé par son travail.

Ensuite, au village, on a beaucoup de fermiers. Ils ont beau être très gentils, ils ne peuvent pas faire pousser assez de nourriture pour tout le monde. Enfin, pas pour toute l'année. Alors, on n'a pas le choix, l'été, de faire des expéditions pour aller chercher les ressources qu'on n'a pas ici. Parmi nos guerriers, il y a Fromund : un imbécile que j'adore, parce qu'il est très drôle. Meldun, qui est tout rond, Borgthor qui aime avoir de gros muscles et de grosses cicatrices. Et bien sûr, il y a Agnar, mon père. Il est

grand, un peu gros, blond, les yeux bleus, il sourit tout le temps, sauf quand il est fâché. Ah, j'oubliais, il y a mon grand-père Ulfrik. Lui, c'est le chef. Du moins au village, parce qu'il n'accompagne plus les Vikings, lors des expéditions. C'est mon père qui le remplace sur le bateau. On dit que mon grand-père est l'homme le plus courageux de la terre. Surtout à l'époque où il se battait aux côtés du roi Ragnvald.

Tout le monde dit que je ressemble à mon grand-père, mais je ne suis pas d'accord. Il est vieux ; moi je suis jeune. Il a des cheveux blancs ; les miens sont roux. C'est vrai qu'on a tous les deux les yeux verts. Il a la peau pâle et presque transparente. Et l'on voit ses veines au travers. Moi, on ne voit pas mes veines, et je n'ai pas de rides. Et il ne me manque pas une dent en bas. Enfin, peu importe si je lui ressemble ou pas, j'adore mon grand-père. Ce n'est pas parce qu'il a une épée faite par « Ulfberht », qui lui a été offerte par le roi pour lui avoir sauvé la vie héroïquement. Ce n'est pas non plus parce qu'il nous raconte tous les soirs des histoires autour du feu. Si j'aime être avec mon grand-père, c'est qu'il m'emmène dans son petit bateau, parcourir le fjord et découvrir la mer. Il m'a appris à naviguer, à pêcher, à nager, à m'orienter grâce aux étoiles. On en a passé, des après-midis, à pêcher la morue, attraper des bigorneaux, ramasser des moules, revoir les nœuds. C'est lui qui m'a expliqué qu'il fallait attendre la marée pour traverser le fjord, à défaut de quoi, les courants nous attirent vers la mer ou nous poussent vers les récifs. Je crois que c'est pour ça qu'on dit que je lui ressemble. Parce que tous les deux, on est passionnés de bateau et de navigation.

Tous les matins, mon grand-père se lève tôt, prend son esquif, et part en mer. Je ne sais pas où il va, et il n'a jamais voulu m'y emmener. Et lorsqu'il revient, des heures et des heures plus tard, ma grand-mère lui demande :

— Alors ? Les vins d'Ulmer ?

— Tu le vois, je suis toujours là, répond-il.

— Très bien, répond-elle avec satisfaction.

C'est le même rituel tous les jours. Je ne sais pas ce que ça veut dire.

Et puis, il y a moi. Je me nomme Aerik. En fait, c'est Aerik Fredriksson, mais « Fredriksson », ça veut dire « fils de Fredrik ». Or, mon père s'appelle Agnar. Et son père à lui, c'est Ulfrik. Il n'y a personne qui s'appelle Fredrik. Mais ça, ce n'est pas grave. En ce qui me concerne, tout ce que vous devez savoir, c'est que j'adore la navigation. Et que chaque fois que nos guerriers s'embarquent sur un drakkar pour une expédition viking, je meurs d'envie de me joindre à eux, de parcourir les mers du monde avec eux. Mais voilà, je suis trop jeune. Il faut être un homme, un guerrier, pour faire partie de l'expédition.

Alors mes espoirs d'aventure au sein d'un drakkar étaient classés au rang du rêve, jusqu'à ce que, il y a trois jours, mon père, Agnar Fredriksson, qui devrait s'appeler Ulfrikson, rentre furieux, dans la maison.

— Ce n'est pas possible ! gronda-t-il. Quel écervelé, ce Fromund ! Mais qu'est-ce qu'il a dans le crâne ? Argh !

À ce moment, Borgthor et Meldun portèrent Fromund, visiblement blessé, à l'intérieur de la grande maison.

— Placez-le près du feu, lança mon père.

— Eeeeeeeerrrrrrr, fit Fromund.

Sa jambe gauche faisait un angle inhabituel, juste en haut du genou. Elle était cassée, j'en étais sûr. Ses bras se cramponnaient sur son ventre tout imbibé de sang. Sa tête était maculée de terre et de sang.

Alors que j'entendais les exclamations des femmes et les pleurs des jeunes enfants, je m'approchai de la scène. Fromund était allongé, pâle et ensanglanté, ses mains toujours crispées sur son ventre. Meldun s'agenouillait à ses côtés.

— Fais voir un peu, dit Meldun doucement, en lui soulevant les mains. Le tissu en lambeaux avait coagulé sur les bras du blessé. Le ventre de Fromund avait été transpercé de part en part. On n’y voyait que des entrailles grouillantes. Il avait cessé de faire « eeeeeerrrr », mais ses yeux étaient ouverts.

— Mais qu’as-tu fait, bougre d’idiot ? hurla mon père en s’approchant.

Les lèvres de Fromund remuèrent un peu, mais aucun son n’en sortit.

— Qu’on apporte de l’eau !

— Ça ne sert à rien, dit Borgthor, il n’en a plus pour longtemps.

— Ce n’est pas possible d’aller se faire tuer comme ça, stupidement, répondit mon père. Meldun et Borgthor, vous étiez avec lui. Racontez-moi ce qui s’est passé.

Borgthor s’éloigna et Agnar le suivit, tandis que Meldun restait avec le mourant. Moi, je voulais entendre l’histoire, alors je suivis mon père.

— Ça a commencé hier soir. On s’est mis à parler des expéditions en navire, des raids, des combats et... de la rage du combat. Cette transe que certains guerriers atteignent, où ils sont bénis des dieux, protégés des coups et de la douleur, et dotés d’une force extraordinaire : les berserks. Fromund était déçu de n’avoir jamais vécu cet état d’extase et de violence. Alors, je lui ai dit qu’il fallait se pratiquer, qu’il devait attaquer des ennemis, la rage au cœur, autant que possible, et qu’un jour, il y arriverait, à devenir berserk. Et puis, Meldun lui a dit que la bière altère les sens. Certains en prennent avant un combat, ça les rend plus agressifs et résistants à la douleur. Alors ce matin, Fromund est allé engloutir un tonnelet de bière, a saisi sa hache et son bouclier, est allé sur la plaine aux aurochs et s’est mis à courir en hurlant vers l’animal le plus imposant. Il n’a pas réussi à asséner un seul coup sur l’animal, mais celui-ci a eu vite fait de l’empaler

sur ses grandes cornes et de l'envoyer faire un vol plané. À peine Fromund avait-il touché le sol, que l'auroch se ruait sur lui et le piétinait déjà. Ensuite, l'auroch l'a transpercé de ses cornes et l'a traîné sur une bonne distance, jusqu'à ce qu'il soit loin du troupeau. Et puis, il a abandonné sa victime là, gisant par terre, les entrailles ouvertes. Meldun et moi, on l'a ramassé et on l'a porté jusqu'ici.

— C'est très bien de vouloir devenir un berserk, mais ce n'est quand même pas très malin d'aller se faire embrocher par un auroch ! s'exclama mon père. Et comment va-t-on faire pour l'expédition viking qui part dans trois jours ? Il va nous manquer un guerrier.

— On peut prendre un fermier, répondit Borgthor.

— Qui va s'occuper de sa ferme en son absence ?

— Hmm, on pourrait embarquer le charpentier.

— Et s'il se fait couper une main, qui est-ce qui va réparer nos navires ?

— Alors le magicien ?

— Elle est bonne ! Tu l'imagines avec une épée à la main ?

— Et moi ? fis-je tout d'un coup. Je peux venir avec vous.

Borgthor et Papa s'étaient tus, ils me dévisagèrent un moment... un long moment.

— Mais, c'est que tu as grandi, Aerik, s'exclama Borgthor.

— N'est-il pas trop jeune ? fit mon père à l'intention de Borgthor en me jaugeant de l'œil.

— Bah ! répliqua l'autre, y'a pas d'âge pour aller se faire tuer à des centaines de lieues de chez soi. Tout ce qu'il faut, c'est du courage.

— Et ça, rétorqua Agnar, du courage, il en a, puisqu'il ressemble à son grand-père. Ça y est, c'est décidé, mon fils, tu partiras avec nous lors de l'expédition.

— Youpiii ! criai-je en sautant.

— Attends un peu, fit mon père me rattrapant. Que tu sois mon fils ou non, ne change rien au fait que, seuls les hommes peuvent participer au voyage des Vikings.

— Et alors ? répondis-je, je suis un homme.

— Pas encore, tu n'es qu'un garçon pour l'instant. Il faut que tu aies ton rite de passage à l'âge adulte d'abord.

— Mais c'est vers seize ans que les garçons passent ce rituel. Je n'en ai que treize.

— Eh bien, tu devras le passer d'ici trois jours. Pas de rite de passage, pas d'expédition en navire.

— Et ça consiste en quoi, le rite de passage ? demandai-je.

— Et bien, tu devras...

Là-dessus, mon père hésita un instant et jeta un œil vers Fromund, qui ne bougeait déjà plus.

— La coutume veut, poursuivit-il, que l'homme en devenir se munisse d'une lance et aille chasser un auroch. Seul.

Ce fut comme un coup de massue, comme s'enfoncer la tête dans un casque trop petit, comme manquer de souffle sous l'eau. Les aurochs, bêtes énormes, armées de gigantesques cornes, sont particulièrement hostiles aux humains. Plus gros qu'un taureau. Plus agressifs qu'un loup. Ils sont le symbole de la virilité. Je ne pouvais pas me mesurer à eux. Ce n'était pas possible.

Je me tournai vers Fromund, qui venait d'en affronter un. Il gisait, Meldun à ses côtés, contusionné, lacéré, dépecé comme un simple morceau de viande. Il fit un dernier mouvement en s'écriant : « Bersek ! », puis il retomba, mort.

CHAPITRE II

Ce soir-là, comme tous les soirs, dans la maison longue où de nombreuses familles habitaient, mon grand-père s'approcha du feu pour raconter une histoire.

— Alors, quelle histoire voulez-vous que je vous raconte ce soir ? fit-il sous ses sourcils broussailleux.

— Raconte comment tu as tranché en deux Skœdir pour sauver le roi, lança le petit Armod, assis sur les genoux de sa sœur.

Moi, je n'avais pas envie d'entendre une histoire où l'on se faisait éventrer. Je voulais au contraire une histoire où tout le monde est gentil. Je restai là, les yeux portés vers les flammes dansantes, sans écouter le récit.

Lorsque les enfants furent tous couchés, que seuls les vieux restaient autour du feu, je m'approchai de mon grand-père :

— Ulfrik, est-ce que je pourrais te parler ? demandai-je.

— Mais bien sûr mon garçon.

— En privé.

— Ah ? Très bien.

Il se leva, comme si cela demandait un effort, et puis il m'accompagna dehors. Les étoiles étaient claires et un vent sec vint nous glacer la peau.

— Voilà, commençai-je, je pourrais enfin réaliser mon rêve de m'embarquer sur le drakkar...

— Oui, oui, c'est très bien.

— Mais seulement à la condition que j'affronte un auroch d'ici là. Et rien qu'à en imaginer un, face à moi, grattant le sol de sa patte, expulsant par les naseaux toute sa fureur, les cornes pointées vers ma poitrine, je deviens tout mou et mon esprit s'embrume. Je ne sais pas si j'en serai capable.

— Oh, je vois. Tu as la trouille des aurochs. Eh bien, ce n'est pas grave, en fait, heureusement que tu en as peur, sinon tu te ferais transpercer, comme Fromund.

— Euh, mais, il faudra bien que j'en affronte un.

— Ce n'est pas l'auroch qu'il faut affronter, mais ta propre peur. Je restai interdit devant cette déclaration.

— Et comment on fait pour affronter ses peurs ? finis-je par demander.

— La première étape est d'identifier ce qui te fait peur. Ensuite, il faut t'habituer, petit à petit, à la confronter.

— Euh... quoi ?

— Avant d'affronter un auroch qui pourrait te tuer, essaie d'affronter quelque chose de moins dangereux.

— Un lapin ?

— Non, ça doit être quelque chose qui te fait peur.

— Comme quoi ?

— Je n'en sais rien, c'est à toi de me dire ce qui t'effraie.

Ça, c'était une bonne question ! À part les aurochs, il n'y avait pas grand-chose que je redoutais. Enfin... il y avait toujours l'idée de me faire avaler par un rorqual ou de tomber à l'eau d'un bateau, de perdre mes vêtements et de rentrer au village tout nu, devant tout le monde. Aussi, j'ai peur de me retrouver tout seul. Si, j'étais dans la forêt et que les loups dévoraient tout le monde sauf moi, eh bien, je crois que je préférerais me faire dévorer à mon tour.

Je gardais toutes ces pensées pour moi, car j'en avais un peu honte. Elles n'étaient pas dignes d'un guerrier.

— Eh bien ? fit mon grand-père, il n’y a rien qui te fasse un tout petit peu peur ?

— Un tout petit peu ? Peut-être bien, dis-je, il y a peut-être... brnj.

— Hein ? Arrête de marmonner et cesse de regarder tes pieds.

— C’est Bjorn, le fils de Svart, m’exclamai-je en relevant la tête. Il est gros et fort. Lorsqu’il me voit, il me tire les oreilles et je ne sais pas quoi faire pour me défendre, alors je l’évite.

— Oh ! Il est peut-être plus gros, mais il n’est peut-être pas plus fort.

— Mais il a déjà une moustache. Et il a embrassé une fille.

— Ah ! Et toi, tu aimerais en embrasser une aussi ?

— Bah, non !, les filles, ça ne m’intéresse pas. Enfin... à part Astrid. Elle, ça ne me dérangerait pas de... de l’embrasser.

— Et alors ? L’as-tu déjà abordée ?

— Jamais de la vie ! Elle saurait que j’ai un œil sur elle.

— Je vois. Alors, écoute-moi, pour apprivoiser ta peur, tu vas d’abord aller voir Bjorn et t’expliquer avec lui. Tu lui fais bien comprendre que la prochaine fois qu’il te tire les oreilles, il va voir de quel bois tu te chauffes. Ensuite, tu devras aller voir Astrid et lui déclarer ton amour. Et puis tu verras que l’auroch te fera moins peur après ça.

Je restai interdit un moment. Puis :

— C’est ça ton plan ? Je casse la figure à Bjorn qui est plus grand que moi, je vais embrasser Astrid qui ne sait même pas que j’existe et puis je vais me faire embrocher par un auroch en furie ?!!

— Ça me paraît un bon plan, me répondit mon grand-père avec un clin d’œil.

Je n’en revenais pas. J’allai m’étendre sur mon lit pour la nuit, mais mes yeux ne semblaient pas comprendre que c’était l’heure de dormir. Ils étaient rivés sur le plafond, et pourtant, ils ne

voyaient que la moustache de Bjorn, les cornes d'un auroch, et... et... les lèvres d'Astrid. Oh ! qu'allais-je faire ? Je devais affronter l'auroch d'une manière ou d'une autre, si je voulais m'embarquer avec les Vikings. Mon grand-père avait peut-être raison, peut-être devais-je mettre une baffe à ce rustre de Bjorn et voler un baiser à Astrid, avant de mourir sous les sabots d'une bête sauvage ? C'était décidé, je ferai tout cela demain.

Au petit matin, je me levai, les yeux rouges d'avoir peu dormi. Je fis ma toilette. Je tentai d'avalier un morceau. Je tournai en rond. J'étais toujours décidé à suivre le plan de mon grand-père, mais je ne savais pas comment m'y prendre. Lorsque je sortis pour aller voir le fjord, j'aperçus Bjorn avec ses deux copains, Hermund et Geirmund. Ils montaient vers le Pic-aux-goélands. Je décidai de les suivre de loin. C'est alors qu'ils rebroussèrent chemin tout d'un coup. J'étais déjà engagé sur le sentier, je ne pouvais pas faire demi-tour. C'était le moment, je devais affronter Bjorn.

Je remontai le sentier à pas lents. Ils semblaient être en grande discussion.

— ... une ce n'est pas assez, disait Geirmund, au cas où l'on raterait notre coup, on va les faire fuir et on n'aura pas une nouvelle chance tout de suite...

Ils allaient même passer à côté de moi sans remarquer ma présence.

— Eh ! fis-je un peu plus fort que je n'avais prévu.

Je plaçai mes poings sur les hanches et je regardai Bjorn droit dans la moustache.

— Quoi ? demanda-t-il.

Je ne savais pas quoi dire. Habituellement, c'est lui qui m'abordait pour me narguer, mais là, il ne disait rien. J'avais l'impression que mon cerveau était dans une barque qui prenait l'eau.

— Je n'aime pas... commençai-je.

Et comme je ne finissais pas ma phrase, ils ont tous pouffé de rire.

— Qu'est-ce que tu n'aimes pas ? fit Bjorn. C'est ma face qui ne te revient pas ? Hein ? ajouta-t-il en me poussant.

Ça y était, j'allais devoir me battre avec lui. Le fait de me pousser physiquement était un moyen de me coincer psychologiquement : soit je battais en retraite, ce qui était hors de question, soit je tentais le combat.

— C'est ta moustache que je n'aime pas, hurlai-je.

Et je lançai mon poing qui vint frapper son épaule. Il fut pris par surprise et recula d'un pas. Je lui assénai un autre coup, dans le ventre, celui-là. Il se plia en deux. Mais ses acolytes répliquèrent à sa place. Je reçus d'abord un coup sur le côté de la tête, celui-là ne fit presque pas mal et je reçus un autre choc, dans le cou. Celui-là, ce fut comme une explosion de douleur. Le temps que je regagne mon souffle, Bjorn s'était redressé, il était rouge de colère. Il me sauta dessus à bras raccourcis et me roua de coups. Je frappai moi aussi, les yeux fermés. Je sais que je frappais quelque part, sans trop savoir où. Ils étaient trois contre moi, je n'avais certainement pas le dessus. J'avais l'impression qu'il pleuvait des coups de poing.

À un moment, on me fit trébucher et je me retrouvai par terre. Les coups cessèrent un instant, on était tous essoufflés. Et puis, je reçus deux coups de pied au derrière et j'entendis les trois garçons déguerpir.

Je me relevai, je les regardai descendre le sentier. Je pris la direction opposée ; je gravis la pente vers le Pic-aux-goélands. Lorsque j'arrivai au bord de la falaise, je m'assis, je frottai mes genoux pour en enlever la terre et me tâtai les lèvres. Elles étaient manifestement enflées. J'avais une narine encroûtée de sang, une oreille me chauffait et m'élançait et j'étais courbaturé dans le cou, le torse et les bras. Je venais de prendre une bonne raclée ! À

mesure que mes douleurs devinrent plus sourdes, une faim de loup s'empara de mon estomac. C'était l'heure du déjeuner, mais je ne voulais pas descendre au village, à la maison. Je voulais que personne ne me voie.

J'entrepris donc de me nourrir moi-même. Je me relevai et mis le cap vers la forêt. À chacun de mes pas, il semblait que ma lèvre inférieure pesait trois livres. Je me rendis ainsi à l'orée, où il y avait quelques buissons de mûres et des baies que je ne connaissais pas. Elles étaient encore toutes petites et bien vertes ; elles ne seraient pas mûres avant encore un bon mois. Qu'à cela ne tienne, j'en cueillis des tas et les fourrai dans ma bouche. Elles étaient dures et très acides.

Au bout d'un moment à me gaver de ces baies vertes, j'eus un haut-le-cœur. Je cessai de m'alimenter dès cet instant. Je restai debout un moment, devant le buisson, à ne pas savoir si j'allais vomir ou non. Et puis non, la sensation passa. Je m'éloignai tout de même des ronces et marchai un moment entre la forêt et le village. Le soleil plombait lorsqu'il ne se cachait pas derrière des petits nuages en boules blanches. Les grillons étaient bien bruyants dans les prés qui m'entouraient. Je m'arrêtai un instant, car l'envie de vomir m'avait repris, puis la sensation passa et je poursuivis mon chemin.

Avouons-le, l'altercation avec Bjorn s'était plutôt mal passée. Mais il restait toujours la possibilité que tout aille à merveille avec Astrid. Alors, je saisis mon courage à deux mains et rentraï au village avec la ferme intention d'aller lui parler. Je savais que je pouvais la trouver sur la ferme des Runolf, car les brebis avaient eu des agneaux, il y avait quelques semaines, et Astrid et ses copines passaient leur temps à les prendre sur leurs genoux en disant « Oh, qu'il est mignon ! ». Des fois, les filles ont des drôles de goûts.

— Hé, salut, fis-je en m'approchant d'elles.